



LESTRADE ASCENDANT THOREAU

QUITTER PARIS POUR MIEUX REGARDER LA VIE DES HOMOSEXUELS TELLE QU'ELLE EST. NOTRE COLLABORATEUR DIDIER LESTRADE PUBLIE «CHEIKH», INSPIRÉ PAR LE PHILOSOPHE AMÉRICAIN HENRY DAVID THOREAU. CONTRE LE «MARASME GAY».

Quand on sait l'activisme passé (et encore présent) de Didier Lestrade, le sous-titre de son livre — *Journal de campagne* — semble coller auprès à l'actualité électorale. Perdu: la campagne dont il est question ici, c'est tout simplement l'anti-thèse de la ville. Le sous-titre exact serait plutôt — que Bernanos nous pardonne — *Journal d'un carré de campagne*. Car voilà l'information capitale: Lestrade a quitté — justement — la capitale. Après plus de 20 ans de vie on ne peut plus parisienne, il s'est retiré sur son Avenirin, en l'occurrence une colline de Normandie, au faite de laquelle se dresse la maison où il habite désormais, entourée d'un grand jardin, objet de toutes ses attentions. Loin, très

loin, des bars, des rédactions parisiennes et des dance-floors qui composèrent si longtemps son quotidien. «*Tu vis comme Thoreau!*», lui fit remarquer un ami, apprenant sa nouvelle existence. Lestrade entendait pour la première fois prononcer le nom d'Henry David Thoreau, cet intellectuel américain du XIX^e siècle, premier théoricien de la désobéissance civile (en 1849), qui

l'a pas repoussée. Et, corollaire de la solitude, la lenteur, qui seule permet la maturation du style. Ici, elle approche, en certains passages, de la perfection. «*Le silence m'inspire*», écrit à un moment Lestrade. Lui qui a passé 20 ans à «*entendre*», et principalement de la musique — c'était, et c'est encore une partie de son métier —, le voilà aujourd'hui «*à l'écoute*». Des bruits des poutres de sa maison. Du vent dans la nuit. Des bruits, aussi, de son époque, mais qu'il perçoit désormais avec une hauteur (là-haut, sur sa colline...) qui lui donne de la distance. Surtout, ce retour à la terre — car enfin, il a grandi dans une ferme, et on ne se coupe jamais impunément de ces racines-là — l'empreint d'une plénitude nouvelle. Il est impressionnant de constater combien la métaphore terrienne nourrit tout le meilleur du livre, c'est-à-dire son premier et son dernier tiers. Entre les deux, l'ouvrage souffre, disons-le tout net, d'un ventre mou: Lestrade, c'est dommage, y redevient l'imprécateur de *The End*, et le lecteur feuillette rapidement les pages, impatient de retrouver les éblouissements de la première partie. Dieu merci, ils reviennent. Et la fin nous laisse sur notre faim. On attend déjà la suite. Et de voir grandir les graines qu'il a semées. DANIEL

GARCIA PHOTO SALVATORE CAPUTO POUR «TÊTU»

Cheikh, de Didier Lestrade, Flammarion, 324 p., 19 €